

4E07-1

Le hasard d'une lecture vient de me donner l'explication d'un incident relaté dans les Mémoires sur Carnot (t. II, p. 207 de la 1^{re} édition) incident qui m'avait toujours beaucoup intrigué, quoiqu'il me parût par certains côtés peu vraisemblable. Mais j'en aperçois à l'instant que la rédaction du passage n'est pas due à M. Hipp. Carnot, c'est du Carnot, et cela montre une fois de plus combien ses dires sont discutables.

Lazare Carnot a pris possession du portefeuille de la guerre le 2 ou le 3 avril 1800. Quatre jours après, au plus tard, il reçoit de Bonaparte le canevas d'une dépêche à adresser à Massena. La dépêche est expédiée le 8. Mais tout à coup l'entourage du Consul envoie au régiment au "Bureau des opérations militaires" la copie d'une dépêche plus détaillée qu'il même Carnot a adressée au même Massena directement. Le lendemain on vient la reprendre, "avec inquiétude." Carnot voit là une marque de méfiance, si offensante à l'égard du ministre, que s'il s'y était rendu compte, il aurait probablement démissionné sur l'heure.

Eh bien, voici l'explication. Elle figure incidemment dans une des notes que Napoléon a dictées à St^e Hélène sur l'. Des ouvrages de Mathieu Dumas qui traite de la campagne de 1800. Ce n'est qu'un rapide éclaircissement donné en passant.

Napoléon, qui n'a pas songé du premier coup à franchir les Alpes, qui a caressé deux autres projets avant celui-là, a été conduit, ou pour mieux dire condamné, à adopter ce dernier par un événement imprévu. Météo, favorisé par un peu précocité du printemps, qui débarrassait les passages de l'apèrmin de leurs neiges 15 ou 20 jours plus tôt que d'habitude, s'est jeté sur la malheureuse armée d'Italie et l'a corripé en deux. Du coup, la situation est devenue tragique. C'est alors que Bonaparte a résolu d'utiliser l'armée de réserve, pour tomber comme une bombe sur la communication des Autrichiens

et les obliger à lâcher prise. Mais ce coup de Bernac ne pouvait réussir qu'à la condition d'être préparé avec le plus grand mystère. Autrement, mélas, enfoncé jusqu'en la Var, aurait eu le temps de venir attendre son adversaire au débouché des montagnes. Et ce, avec des forces au moins doubles de celles de Bonaparte.

Donc secret absolu. Pour être sûr que son projet ne serait pas divulgué, le Consul a puisé la partie de son dessein la connaissance pendant quelque temps — aux bureaux de la guerre. Il dit n'en avoir fait la confidence qu'à trois personnes : Berthier, Marescot et Marmont, ces deux derniers expédiés d'ailleurs loin de Paris, l'un pour la reconnaissance des passages des Alpes, l'autre pour la préparation hâtive des matériaux d'art — dans le sens — nary de l'Est. Il est probable qu'il faut ajouter à ces trois noms ceux de Clarke et même ou deux autres officiers, car il ne pouvait pas tout faire avec Berthier seul.

Mais le silence n'a duré vis-à-vis de Carnot que très peu de jours. La preuve, c'est que le 25 avril Carnot libellait à l'adresse de Masséna la dépêche qui figure dans la "Centenaire" p. 84. Les quelques jours où, il est possible que le Premier Consul ne lui ait pas révélé son plan, sont ceux où il l'a étudié et arrêté. Il faut songer ici qu'il est demeuré un bon moment dans une profonde perplexité. Il ne savait pas du tout s'il aurait assez de monde pour tenter l'entreprise; si ce monde, et surtout le matériel ainsi que les moyens de transport seraient prêts à temps; enfin par quel col des Alpes il pourrait passer.

Le dernier point, en particulier, était un immense point d'interrogation. On a peine à le croire, mais c'est seulement à Lausanne, le 10 ou le 11 mai, que la doute a été levé. Le jour-là Marescot est rejoint et lui a fait son dernier rapport. L'idée première de Bonaparte était de passer par le S. Gothard, plus accessible et mieux situé. Seulement cela allongeait la route d'une vingtaine de lieues, ce qui constituait un gros obstacle à cause de la pénurie des attelages et des mulets.

due à faire choir du Saint-Serrail. "De l'air de vent, demande-t-il à Marescot, pourrions-nous l'escalader? — C'est possible, mais avec peu d'efforts exceptionnels. — Eh bien, allons.

Voilà toute l'affaire.